

# Regarder la mort en face par Laurent Mauvignier

**J**e ne vois pas comment les attentats qui nous frappent, à force d'habiter nos pensées, pourraient ne pas habiter nos livres.

Voilà en quoi revient, pour moi, cette question d'écrire avec la mort, avec le réel, avec la violence qui nous entoure et nous concerne. On peut y répondre en écrivant des livres, certains le feront ; on peut aussi y répondre en refusant aux terroristes le pouvoir de coloniser notre esprit et notre travail. C'est une question qu'il faut se poser, qu'on se pose toujours : comment ramener ce qui nous ébranle dans le champ de nos interrogations, sans rien céder de ce que nous sommes.

Car la littérature doit prendre le temps de mesurer l'impact de ce que notre vie subit. Elle ne doit pas se laisser corrompre – comme l'acidité corrompt – par l'émotion et la sidération. L'écrivain doit prendre le temps de la mise en perspective, et dans le cas des romanciers, prendre le temps d'interroger la violence par le prisme de sa pratique, qui n'est ni celle de la philosophie, ni celle de la sociologie, de la psychologie, etc., mais qui pourtant les enveloppe et les concentre dans ces expériences simulées qu'on appelle *frictions*.

Un roman, c'est une vision du monde qui essaie de prendre chair, de se donner un corps pour rendre compte de ce qu'il voit, de ce qu'il pense, de l'implicite qu'il tente de partager, des présupposés qu'il tente d'imposer. Un roman n'a pas besoin d'être ostensiblement politique ou polémique pour dire quelque chose qui l'exécède. Un écrivain s'engage avec ses moyens, mais aussi avec son univers. Et s'il dit le monde, il le dit avec son regard. On ne saurait lui demander d'en changer parce que l'actualité exigerait de lui que, toute affaire cessante, il prenne soudain des accents hugoliens dans un combat où il n'a en réalité qu'une chose à faire : continuer à écrire.

Écrire, c'est tenter de répondre à cette question de savoir qui nous sommes tous ensemble et chacun pour lui-même, chacun dans cet ensemble, et comment cet ensemble regarde chacun. J'ai entendu à

la radio, parmi les centaines de réactions, celle de cette étudiante qui parlait de l'étrange sensation d'être à la fois ensemble, dans une communauté qui partage le malheur qui la frappe, et isolée, seule, enfermée quelque part en elle-même.

C'est cette étrange sensation dont peut venir parler la littérature et le roman.

La question que je me pose depuis longtemps et que ce 13 novembre incarne, hélas, parfaitement, c'est comment un livre peut porter ce morcellement des vies multiples prises dans le faisceau d'une histoire dont chacun pouvait penser qu'elle n'était pas la sienne. Je me dis que la vie, ce n'est pas un personnage principal avec des personnages secondaires, c'est un personnage principal + un personnage principal + etc. Il faut inventer la démocratie dans les livres, c'est-à-dire lutter contre l'effet de masse, rappeler que la masse, la foule, c'est une addition de destins individuels, jamais l'indifférencié auxquels les tueurs et les statisticiens veulent nous réduire.

Alors pour moi, écrire des livres, c'est la seule réponse que j'ai pour essayer de comprendre le monde, et le seul moyen pour tenter d'en parler, d'en saisir quelque chose – peut-être cette question de la solitude au cœur même du collectif, de ce à quoi renvoie la violence comme celle qui vient de nous atteindre. Comment rendre compte de ce que chacun est, seul, oui, avec les autres. Mais je veux dire que si j'aime si profondément le roman, c'est qu'il est par essence humain – je ne dis pas humaniste – humain, oui, parce qu'il met l'expérience humaine au centre de tout, y compris dans sa noirceur et sa banalité. C'est pour cette raison que tout roman est profondément politique : il donne un nom à chacun. Son utopie, son horizon, c'est de vouloir nommer chaque visage, rendre à chacun la singularité et la complexité de sa vie. Tout ce que les tueurs, les fanatiques veulent nier, eux qui ont besoin de tout simplifier. Mais ils ne sont pas les seuls, hélas.

Les livres qui créent des personnages pour illustrer des idées ou des messages



Le romancier Laurent Mauvignier.  
JOEL SAGET/AFP

sont des romans insignifiants à force, justement, de vouloir signifier. Ou parfois, pire qu'insignifiants, ils deviennent dangereux à force de ramener les gens, les parcours humains, à des catégories, des illustrations. Instrumentaliser les personnages pour des idées, c'est, toutes proportions gardées, ce que font les terroristes qui se servent de nos vies pour imposer la peur ou leurs idées monstrueuses. C'est réduire les êtres à des stéréotypes, à des symptômes, pour mieux les stigmatiser, les dénoncer, et surtout pour les transformer en faire-valoir de causes qui deviennent toujours, fatalement, plus grandes que les humains,

condamnés à être négligeables, subsidiaires. Jean Hatzfeld, dans ses livres sur le Rwanda, a très bien montré comment, pour tuer, on construit d'abord la déshumanisation de son ennemi.

Il faut se battre contre ça. Les livres qui font naître la complexité du monde, son épaisseur, à partir de la singularité des êtres, des expériences humaines, eux, peuvent nous donner à penser la violence, les attentats, la solitude, mais aussi la solidarité, le partage, le besoin de vivre. Et nous montrer comment chaque vie est irréductible, irremplaçable. Voilà ce qu'un roman peut dire, ce à quoi il faut toujours ramener les choses et à partir de quoi on

les interroge : la vie. Ce qu'un romancier doit regarder, pour moi, ce ne sont pas les attentats, c'est comment des vies ont été brisées. Untel avait rendez-vous dans un bar, il attendait de retrouver un ami de puis des jours, tel autre allait voir un concert, il s'en faisait une joie.

Et le roman se demandera aussi, ou même s'il lui en coûte, comment ces jeunes de 25 ans peuvent en arriver à se bader d'explosifs, à souhaiter la mort de autres et croire que leur propre mort le grandira, alors qu'elle ne fait qu'achever de les anéantir.

L'art est du côté de la vie, et il l'est avec une force telle qu'il peut regarder la mort en face, sans trembler. Car il y a aussi que l'art doit, paradoxalement, ne pas détourner la tête parce que la violence veut s'imposer. En nous montrant la violence et la mort, l'arbitraire de la terreur la littérature nous ouvre d'abord les yeux sur la beauté de la vie. Ce qui vient de se produire est terrifiant, oui, mais voilà aussi la réponse que le roman nous donne : regarder la vie, la scruter, l'aimer, la dire. Ne pas renoncer à raconter la vie des gens, y compris parce que nous risquons tous de rencontrer la mort au détour d'une rue, et que celle-ci ne doit pas nous imposer son silence.

Et donc, continuer.

Parce que s'engager, c'est aussi savoir ne pas changer, continuer à être ce que nous sommes. Exactement comme nous allons continuer à aller voir des concerts de rock, boire des verres en terrasse, nous allons continuer à écrire des romans qui parleront d'amour, de solitude, de rien de tout. Et peut-être, quelquefois, de terrorisme, parce qu'il est aussi l'un des risques de notre vie et qu'on ne peut pas l'ignorer, même s'il ne nous empêchera pas de continuer à vivre, et que sa présence, au contraire, nous incitera à vivre plus, à écrire plus, à aimer plus, à ne rien négliger de ce qui fait notre vie. ■

Dernier ouvrage paru :

*Retour à Berratham*, Minit, « Théâtre », 80 p., 9,80 €.